



Les nouvelles stars du « Girl Power »

Trois filles phénoménales bousculent en trois livres les vieux schémas patriarcaux. Décapant.



Icône. Dans « Les Argonautes », qui a valu à Maggie Nelson d'être comparée à Joan Didion et d'être encensée par Knausgaard, l'écrivain livre une réflexion révolutionnaire sur la maternité.

Al'heure où le débat pour redéfinir les rapports entre les sexes vire parfois à la confusion généralisée, est-ce aux écrivains d'apporter un peu de clarté ? Pleins feux sur trois auteures qui nous enthousiasment en affirmant leur liberté d'imaginer ou de vivre de nouveaux modèles.

Maggie Nelson transcende les genres « Les argonautes », de Maggie Nelson, traduit de l'anglais par Jean-Michel Théroux (Editions du Sous-sol, 234 p., 19,50 €). « Ces soi-disant génies masculins sortent des absurdités criantes, d'une ignorance crasse, sur les femmes, les homosexuels ou les trans ! Et j'ai le sentiment que si vous êtes Nietzsche ou Zizek, les gens traitent ces délires avec indulgence. Du genre : "Oui, c'est bien dommage que Nietzsche ait dit toutes ces choses sur les femmes, mais n'oublions pas que c'est un philosophe éblouissant !" Ce

qui est vrai, mais si une femme préférerait quelque chose d'aussi dénué de sens sur les hommes, on dirait qu'elle est folle... » Voilà ce qu'elle dit, Maggie Nelson, quand on lui parle d'Alain Badiou ou de Slavoj Zizek, qu'elle juge complètement à côté de la plaque. Comparée dans son pays à Joan Didion ou à Susan Sontag, encensée par Karl Ove Knausgaard, Maggie Nelson, née en 1973, a fait sensation avec « Les argonautes », un best-seller aux Etats-Unis. Son récit, où elle raconte, en mêlant fragments autobiographiques et réflexions philosophiques, son amour pour l'artiste « gender fluid » Harry Dodge, a valu à son auteure une belle collection de refus d'éditeurs. « *Tous me disaient que c'était une expérience trop spécifique pour intéresser grand monde, ou que les lecteurs allaient lâcher tout de suite si je m'obstinais à citer autant de philosophes dès les premières pages* », raconte-t-elle. L'année où Harry, née femme, subissait des opérations pour changer de sexe, Maggie portait leur enfant, conçu grâce à la PMA et au don de sperme. Cette double révolution du corps, elle la raconte avec précision et intelligence. Paru en 2015 aux Etats-Unis, le livre a été brandi comme un manifeste pour les droits LGBT, dans une Amérique menacée par un retour des discours réactionnaires. Mais ce livre essentiel ne saurait être réduit à sa dimension théorique. Quand elle raconte la passion pour son compagnon ou pour son enfant, Maggie touche à l'universel. Elle explore la maternité comme peu l'osent, en scrutant chaque détail concret – elle n'hésite pas à décrire

crûment son étonnement face à l'expulsion du placenta (« *un sac de cœur de baleine* ») ou à l'allaitement. « *Parce que l'expérience des femmes, depuis longtemps, est racontée par les hommes, la grossesse et l'accouchement ont été considérés comme des dimensions sans importance de la condition humaine – ce qui est assez ironique, non ?* » Elle opère aussi sa propre révolution créatrice. Auparavant, elle avait souvent ausculté la face sombre de l'humain : le deuil et la violence, dans « Une partie rouge » (Editions du Sous-sol), sur sa tante sauvagement assassinée ; les ruptures et les chagrins d'amour, dans « Bluets » et « The Art of Cruelty » (non traduits en français). Ici, c'est de joie qu'il s'agit, et – tour de force – sans mièvrerie. « *On avait tellement réduit la femme au rôle de mère que, pendant longtemps, le retour du refoulé est apparu avec des récits comme ceux de Rachel Cusk, sur l'idée transgressive de ne pas aimer la maternité... Mais moi, ma préoccupation était ailleurs : j'avais la chance d'être heureuse de ce que je vivais, mais comment le dire sans reproduire l'idée que c'était ainsi et seulement ainsi qu'une femme devait s'accomplir ? En d'autres termes, comment parler du bonheur maternel sans être dans une pensée patriarcale ?* » Probablement en racontant l'amour radieux et ordinaire d'une famille qui ne l'est pas tout à fait.



Libérée. Naomi Alderman imagine une société où les femmes ont la possibilité de lancer des décharges électriques du bout de leurs doigts.

Naomi Alderman, l'anti-« Servante écarlate »

« **Le pouvoir** », de Naomi Alderman, traduit de l'anglais par Christine Barbaste (Calmann-Lévy, 400 p., 21,50 €).

C'est le roman qui tombe à pic dans un monde agité par une guerre des sexes devenue impossible à ignorer. « Le pouvoir », de Naomi Alderman, est l'un des best-sellers 2017 dans le monde anglo-saxon, classé comme l'un des meilleurs livres de l'année par le *New Yorker* et par Barack Obama... Avec ce récit SF cinglant, la romancière signe ici comme une version inversée de « La servante écarlate », la plongée cauchemardesque de Margaret Atwood dans un totalitarisme patriarcal. Et pour cause : elle imagine un monde où les femmes ont enfin la possibilité de prendre le pouvoir. Car soudain, elles se découvrent la possibilité de lancer des décharges électriques du bout des doigts, devenant capables de maîtriser physiquement, voire de tuer, n'importe quel adversaire masculin... La peur change de camp, les agresseurs et harceleurs sont châtiés, et les garçons encouragés à ne pas traîner seuls la nuit. La romancière suit une poignée de personnages acteurs de cette révolution en marche. Roxy, fille d'un gangster, traque ceux qui

ont assassiné sa mère sous ses yeux. Ailie fonde une religion matriarcale dont elle est la prophétesse et s'assure des disciples en multipliant les miracles. Margot, une politicienne, dissimule son don pour mieux organiser son triomphe... Le nouveau monde sera-t-il plus juste ? Pas si sûr.

Le livre a été adoubié par Atwood elle-même. La grande force d'Alderman, c'est de penser en romancière, c'est-à-dire en multipliant les points de vue. D'où un récit à la fois électrique et troublant, vengeur parfois mais pourtant étranger au manichéisme. Dans une tribune récente pour le *New York Times*, elle commentait l'affaire Weinstein et la confusion qui s'ensuivait. « *Les moments de bouleversements sociaux sont perturbants, écrivait-elle. Ce qui me donne de l'espoir, pourtant, c'est que je pense que nous sommes en voie de repenser de manière plus nuancée le sexe et les relations. Nous savions que les règles anciennes en matière de sexualité étaient mauvaises, mais nous les avons jouées pendant longtemps. Le cinéma, la télé, les romans, les blagues de vestiaire promulguaient l'idée suivante : attrape-la, embrasse-la, elle va aimer ça une fois que tu auras commencé – et c'est une culture dangereuse, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Mais nous n'avons pas encore établi de consensus sur ce que devaient être les nouvelles règles.* »

La tornade Tempest

« **Ecoute la ville tomber** », de Kate Tempest, traduit de l'anglais par Madeleine Nasalik (Rivages, 400 p., 22,50 €).

Ne vous laissez pas égarer par les boucles blondes et la bouille ronde de Kate Tempest, dont le foudroyant premier roman, « Ecoute la ville tomber », vient d'être traduit en français. Cette Londonienne de 32 ans, qui a

choisi la tempête comme pseudonyme, est une tornade d'énergie brute, dont on ne peut prendre la pleine mesure qu'en la voyant sur scène. Poétesse et rappeuse phénomène outre-Manche, elle a signé deux albums dont les titres sont déjà des promesses de tumulte : « *Everybody Down* », et « *Let Them Eat Chaos* ». Il faut la voir scander pour le public son slam narratif et poétique, avec une intensité et un charisme rares, comme elle l'a récemment fait devant deux salles comblées et hypnotisées à Paris : la Maison de la poésie et le Silencio. « *La scène, c'est un lieu sacré où les énergies convergent !* » raconte celle qui à 12 ans a découvert le hip-hop, « *la plus grande force musicale de notre temps* ». Cette énergie explosive, on la retrouve dans « *Ecoute la ... ville tomber* », écrit en tournée, entre deux performances. Dans ce roman qui prend le pouls du Londres autrefois popu du Sud-Est, où Kate a grandi, se met en place un triangle amoureux sur fond d'illusions perdues et de faux roman noir. Becky, danseuse qui cumule un job de serveuse et pratique des massages sexuels afin de financer ses rêves artistiques, croise la route de Harry, une dealeuse de coke pour clients arty et gosses de riches, et de son frère Pete. Tous deux vont s'éprendre de la belle. Harry est l'un des personnages les plus attachants du roman. Ce n'est pas un hasard : après avoir commencé à écrire le personnage au masculin, Tempest a soudain douté. « *Je me suis rendu compte que je reproduisais les pires stéréotypes patriarcaux : Harry volait au secours du personnage féminin, qui jouait le rôle de faire-valoir à conquérir pour le héros...* » Elle a donc décidé d'en faire une fille « *super cool, super queer* ». « *Pour moi qui ai eu par le passé des problèmes avec ma propre identité queer, faire de Harry une femme a été un moment de fierté et d'affirmation. Et j'aimerais que des filles gays puissent s'identifier à elle – ce que je n'ai pas*

toujours trouvé dans la fiction. » Tempest continue sur les chapeaux de roue, avec un album en cours d'écriture, et un nouveau roman en projet. « Je rêve d'avoir un peu plus de temps pour me poser et l'écrire cette fois – disons deux ou trois mois ! » sourit-elle. La tempête Kate n'a pas fini de souffler § ■



De bruit et de fureur. Dans « Ecoute la ville tomber », Kate Tempest donne naissance à Harry, un prénom de garçon pour une fille « super cool, super queer ».

ENCADRÉS DE L'ARTICLE

- “ « Pourquoi ai-je mis tant de temps avant de trouver quelqu'un avec qui mes perversions étaient non seulement compatibles, mais aussi parfaitement appariées ? » « Les argonautes »
- “ « Pourquoi dis-tu Elle en parlant de Dieu ? » « Le pouvoir »
- “ « Regarde la ville s'écrouler pour se relever à travers la brume et les mains rouges de sang. (...) Trouve ton talent. Traque-le... » « Ecoute la ville tomber »

